

„PEINDRE EST UN JEU”

(„SM Magazyn”, 26.05.1995 r.)

Marek Rudnicki converse avec Zdzislaw Beksinski

ZDZISLAW BEKSINSKI – artiste peintre et dessinateur. Né en 1929 à Sanok. Diplômé de la Faculté d’architecture de la Polytechnique de Cracovie. Rarement montre ses travaux, ne participe pas à des expositions de groupe. Ce qu’il peint est –

comme l'écrivent les critiques – sont portrait spirituel.

L'exposition au Musée de l'Archevêché comporte 75 tableaux et 46 dessins. Ces travaux peuvent être vus jusqu'à la fin de juin. Ensuite ils seront montrés à Lodz, Cracovie, Katowice et Gdanski.

- Il était tôt dans l'après midi, et pourtant j'ai trouvé déjà pas mal de visiteurs à l'exposition de vos travaux.

- Je n'y suis pas allé depuis l'installation. Je n'ai même pas été au vernissage. Vous savez... On attendait une foule d'ecclésiastiques.

- Alors pourquoi avec vous choisi pour votre rétrospective de la dernière décennie justement le musée de l'Archevêché ?

- Depuis un bon bout moment il était de notoriété qu'une exposition de mes tableaux aura lieu à Varsovie. Nous cherchions un local qui y conviendrait. Mes travaux n'ont pas de grandes dimensions – le gabarit de mon atelier l'impose. Nous pouvions prendre en considérations « Zacheta », mais là, les salles sont immenses. Dans de telles conditions les tableaux de dimensions limitées et de couleurs pas trop voyantes apparaissent comme des timbres poste. Nous avons donc cherché une salle pas trop haute, davantage intime. Et ainsi - par relations- nous avons trouvé ce musée.

- Il y a longtemps que vous n'avez pas exposé en Pologne.

- Dix ans, je crois. Encore que non – en 1987, je crois, j'ai eu une exposition à la galerie Wahl. Une pas trop grande – elle comptait dix sept ou dix huit tableaux.

- (...) des années vous vous êtes décidé de montrer vos travaux qui proviennent d'une seule collection – celle de la Galerie parisienne de Dmochowski ?

- Ce n'est pas moi qui ai décidé quoi que ce soit, mais Piotr Dmochowski, qui est propriétaire des travaux exposés et qui, en principe, pendant des années s'occupait de l'organisation de mes expositions en Occident. Depuis longtemps il n'y a pas eu d'exposition en Pologne et lui, il voulait montrer sa collection. D'ailleurs cette exposition sera montrée dans plusieurs villes.

- Ce n'est donc pas de votre plein gré que ces dernières années vous étiez „le grand muet”?

- Non, encore que je n'éprouve pas le besoin de faire des expositions. Si personne ne m'avait forcé, je crois que mon compte serait encore vierge, alors que soixante six ans. Je n'éprouve pas le besoin d'exister par rapport au public, dans les médias etc.

- Alors, dans ce cas-là, qui doit être le destinataire de vos travaux ?

- Le plus probable c'est que j'appartiens à la catégorie des gens qui seraient contents, s'ils peignaient pour le tiroir. Je le répète – je crois, que j'ai été forcé et qu'à chaque fois on doit me tirer par les oreilles pour organiser une exposition. Je suis terriblement paresseux et j'ai pas envie. Le fait de peindre m'amuse – mais faire des expositions, non. En principe, carrément je déteste le contact avec le public. Et cela au point, que je regarde ces « livres d'or » - que les organisateurs des expositions m'amènent pour que je lise ce que les visiteurs y ont inscrit - comme si je regardais un rat mort et je m'efforce d'éviter de lire quoi que ce soit à mon sujet. Et le contact direct avec le public est pour moi

tellement gênant, que j'évite les vernissages. Je n'ai été présent à l'ouverture de mes expositions qu'une ou deux fois dans ma vie. C'est pour moi un souvenir désagréable.

- (...) amusent. Mais à l'évidence le public y vient pour quelque chose. Alors apparemment elles sont utiles. C'est que, peut-être, en connaissant vos tableaux, en cohabitant avec l'art, les gens sont dans une certaine mesure plus heureux.

- Je ne sais pas pourquoi les gens viennent dans des expositions. Chacun probablement pour une autre raison. Moi, je cohabite avec l'art quand j'écoute de la musique – c'est probablement le seul genre d'art qui m'attire. Je ne vais pas spécialement dans des expositions plastiques, je ne lis actuellement presque pas de livres.

- Vous peignez à longueur des journées?

- Je peins, j'écoute de la musique et ainsi je passe joyeusement mon temps en fainéant.

- Est-il vrai, comme disent les critiques, que vous peignez les rêves ?

-Non. Vraiment. Je l'ai dit une fois à quelqu'un pour qu'il me fiche la paix. Peut-être la seule chose qui m'unie au surréalisme, c'est justement ce que mes idées, celles que je transpose sur la toile, viennent directement du subconscient, comme cela se passe dans le rêve. Les gens regardent ces tableaux sous l'angle le plus facile – du moins en Pologne : celui de la martyrologie et de la guerre. Les guides qui accompagnaient les visiteurs au musée de Sanok expliquaient que – voilà – ça c'est la région des Bieszczady, et ça c'est quelque chose de l'époque de la guerre. Je leur ai dit que non, que c'est tout simplement onirique. Alors ils ont commencé à raconter que Beksinski s'endorme le soir, le matin prend des notes, puis peint.

- (...) sombres. D'où leur vient toute cette épouvante ?

- Moi, je n'y vois pas d'épouvante. Les autres la voient. A part cela – je peins actuellement des tableaux différents. Ce ne sont plus des paysages métaphysiques, comme je pourrais les appeler. Ce sont des personnages humains, des visages et rien d'autre. Dans une plus grande mesure que d'une ambiance spécifique, ou bien - le sais-je ? – d'une anecdote, dont on me reprochait jadis l'existence, il s'agit maintenant de la forme. Mais au fond, jadis aussi ces anecdotes étaient absentes, elles résultaient du hasard, du fait que quelque chose était peint, qu'il y avait sur le tableau un espace, dans lequel quelque chose devait se passer.

- Justement – je dois dire que lorsque je regardais certains de vos tableaux, je me sentais comme si je regardais par la fenêtre d'un manoir du dix neuvième siècle pendant l'insurrection. Ces morts, ces brumes, ces mirages... Il ne manquait que (...) patriotique.

- Je vous assure que je ne fais pas partie des patriotes du dix-neuvième siècle, ni des gens connaissant l'histoire. Alors, avec certitude, ce n'est pas une évocation des insurrections ou de quelque chose dans ce genre. Cette perception vient peut-être de ce que, pendant une longue période, mes tableaux étaient une sorte de persiflage de la peinture du dix-neuvième siècle ?

- Dans le catalogue de l'exposition Wojciech Skrocki a écrit que, depuis dix ans, votre intérêt se limite à l'étude de la tête. Pourquoi justement la tête ?

- Je ne sais pas pourquoi. Salvador Dali soutenait que c'est l'oreille qui est l'élément le plus intéressant chez l'homme. D'ailleurs c'est vrai que peindre l'oreille, c'est pour l'artiste un jeu amusant. Car au fond il s'agit de se faire plaisir en créant, il faut qu'il se passe quelque chose. Dans le ciel sans nuages il ne se passe rien. Le peindre ne donne pas du plaisir. Mais il y a des formes qu'on peut façonner, teinter etc. Peindre c'est tout simplement un jeu.

- Sur quoi écririez vous si vous étiez écrivain ?

- A vrai dire, à une certaine époque j'écrivais, mais seulement pour le tiroir, c'est pourquoi ce n'était pas publié. Ceux qui ont eu l'occasion de le lire ont estimé que j'ai été spécialiste de l'écriture sur rien. Voilà la critique la plus courte. C'étaient des récits qui, effectivement, n'avaient pas d'action. Si l'on peut dire : leur action se déroulait dans l'imaginaire. J'ai été à l'époque sous l'influence de la „nouvelle vague” française, un jeu avec le temps. D'un autre côté Kafka me faisait toujours forte impression. Ce que j'écrivais était – si on peut l'imaginer – un mélange de tout ça avec un zeste de Borghèse. Plusieurs ont été des récits que je n'ai pas terminés. Je les multipliais avec grand enthousiasme – c'était l'année soixante quatre ou soixante six. Je crois que j'en ai été dégoûté par un collègue qui s'était endormie, alors que j'étais en train de lui en faire la lecture.